

I THE GOOD BOOK

HENRI MATISSE

PAPIERS JAZZÉS

Les éditions Taschen viennent de rééditer superbement le superbe Jazz d'Henri Matisse.
En apparence, la musique n'y a aucune part.
Mais le maître des papiers découpés n'a pas choisi ce titre par hasard...

TEXTE : FRANÇOIS-RENÉ SIMON



PHOTO : X/DR (TASCHEN)

Ah ! le(s) beau(x) livre(s) ! On hésite entre singulier et pluriel puisque un même et imposant coffret (40 x 30 x 8,5 cm, emboîtement compris) réunit deux volumes somptueux : d'une part la réédition en fac-similé de *Jazz*, d'Henri Matisse, l'un des plus célèbres livres d'artiste du XX^e siècle, d'autre part une étude exhaustive de ses fameux *papiers découpés*. Une véritable aventure, créatrice, spirituelle, océanique et pour tout dire "cosmique", pour reprendre un adjectif utilisé à propos par Xavier-Gilles Néret, professeur de philosophie, qui a pris la suite et le relais de son père, Gilles Néret, pour réaliser cette partie de l'ouvrage. Reproductions, photographies et textes d'auteurs (Aragon, Henri Michaux, Pierre Reverdy, entre autres) jalonnent cette encyclopédie de *Jazz*, pour un plaisir de l'intellect et des sens que seul amoindrit le poids de l'ensemble : plus de 6 kg ! Et peut-être aussi son prix : 150 euros, au demeurant justifié par la qualité des documents, la fidélité par rapport aux originaux (une obsession chez Matisse), la richesse des investigations. On espère tout de même, pour plus tard, une édition peut-être un peu moins scrupuleuse, mais plus abordable : pour se faire une idée.

COMME UN OISEAU

Jazz - le fac-similé - se présente sous la forme d'un in-folio de 152 pages, soit 76 feuilles pliées en deux, non reliées. Y sont reproduits vingt papiers découpés dont quinze s'étalent en double page. On peut donc les déployer, ces feuilles, c'est même recommandé : on a parfois l'impression d'être un oiseau survolant un paysage de formes et de couleurs exacerbées. On peut aussi les lire, car « ces images aux timbres vifs et violents » comme les qualifie Matisse lui-même, rythment un long texte manuscrit d'une écriture moins calligraphiée que naturelle, mais d'une ampleur et d'une majesté océanes : deux à trois mots par ligne, des lettres tracées par un roseau humecté d'encre de chine et penchées comme sous l'effet d'un souffle, d'une brise. Ce texte commence ainsi : « Pourquoi, après avoir écrit : "qui veut se donner à la peinture doit commencer par se faire couper la langue", ai-je besoin d'employer d'autres moyens que ceux qui me sont propres ? » (John Coltrane aurait pu contre-signer ces propos, lui qui estimait que sa musique se suffisait à elle-même.) Et c'est bien à tort, ou en toute fausse modestie, que Matisse demande de l'indulgence pour son style. Sa langue, comme celle de nombreux peintres qui écrivent, est exemplaire à la fois de précision, de finesse, de profondeur et de simplicité. Tout un art. Quant à ses papiers découpés proprement dits, ils ont pris source dans une volonté de l'artiste d'abandonner la peinture de chevalet. *Jazz* est ainsi le résultat d'une alchimie entre un désir qu'on pourrait qualifier de "technique" et des impressions que Matisse est allé puiser au fond de cette âme d'enfant qu'il a voulu - et su - préserver.

JAZZ CIRCUS ?

Tout est parti en 1930, d'un voyage d'à peine trois mois à Tahiti. Il y découvre une « inouïe symphonie de couleurs », comme l'énonce X.-G. Néret. Des espaces, des lagons, des lumières, des fleurs, des tissus... « J'en prends avec les yeux autant que je peux, tant pis pour le reste », écrit-il à sa femme. De retour en France, il travaille à une commande du riche pharmacien américain Albert C. Barnes (un fou de peinture qui donnera son nom et son argent à une Fondation près de Philadelphie) : une fresque inspirée de son tableau *Danse*. Pour ce faire, il découpe des formes dans des papiers qu'il a précédemment lui-même colorés, les déplaçant comme les pions d'un jeu de dames pour arriver à une mise en place qui le satisfasse. Les ciseaux sont ses nouveaux pinceaux. Cette technique devient un art à part entière à partir des années 40. L'éditeur Tériade, avec qui il collabore notamment pour la revue *Verve*, rêve d'un livre

« sur la couleur de Matisse ». Il lui en propose le projet en août 1940. Matisse accepte en 1943. Le livre paraît en 1947 à 370 exemplaires, dont cent avec les planches uniquement. Sur ces planches, précisément, que voit-on (que devine-t-on) ? Une "Table des images" aide à nous y retrouver : un clown, un éléphant blanc, une écuyère, Monsieur Loyal, un avaleur de sabres, un lagon, un toboggan, etc. Soit, en gros, l'univers du cirque : il avait beaucoup marqué l'artiste enfant. Au départ, ce portfolio devait d'ailleurs s'appeler *Cirque*. Alors pourquoi *Jazz* puisqu'il n'en est aucunement question ?

LE SECOND Z

Matisse ne s'est jamais expliqué sur ce choix, pas plus que son éditeur. Il faut croire qu'en 1947, au lendemain de la guerre et des V-Discs, au moment où débarque le bebop, le mot lui-même avait une connotation avant-gardiste qui pouvait convenir au peintre : au début du "siècle du jazz", ne l'avait-on pas présenté lui-même comme l'incarnation de la modernité ? Pour ce qui est de la musique, Matisse a un violon d'Ingres : le violon. Il l'a travaillé comme un forcené quand, un moment, il a craint de devenir aveugle. Il écoute la radio, apprécie Ravel, Chostakovitch, Stravinsky, mais ne précise pas ses goûts outre mesure : « J'aime la bonne musique », se contente-t-il de dire (comme Duke Ellington). Lorsqu'il évoque sa peinture, il privilégie le vocabulaire musical : *harmonies violentes, rythmes entraînants et même « improvisations chromatiques* ». Et puis cette phrase, curieuse, adressée à un frère Rayssiguier alors qu'il travaille à la décoration

de la chapelle du Rosaire à Vence, où il s'est abrité pendant la guerre : « Il y a d'excellentes choses dans le vrai jazz, ce don d'improvisation, de vie, d'accord avec l'auditoire. » On ne sait trop ce que Matisse entendait par "vrai" jazz, on ne cherchera pas non plus à savoir si le "faux" ne serait pas celui que désignait alors un certain Hugues Panassié, une telle référence prouve en tout cas qu'il ne s'en désintéressait pas. Mais l'explication sans doute la plus plausible de ce titre, *Jazz*, tient au mot lui-même : sonorité incisive, potentialité graphique. Si, à l'intérieur, Matisse joue avec la rondeur des jambages du j et du second z, sur la couverture le mot jazz occupe tout l'espace avec ses lettres dressées comme des gratte-ciel. Or, il faut savoir que sur la route de Tahiti, Matisse avait fait escale à New York. Une ville qui l'éblouit au point qu'il l'appelle « une pépite d'or ». « Je trouve N. Y. merveilleux. Je suis rajeuni de trente ans », écrit-il à son ami Pierre Bonnard, grand peintre lui aussi. Et il ajoute, en post-scriptum : « Est-ce la peine de continuer mon voyage ? ». Il reconnaîtra plus tard : « Ce que j'ai cherché à Tahiti, je l'ai rencontré à New York ». De là peut-être, aussi, ce mot, jazz, qui veut tout dire et qui veut dire le tout, le grand tout, le cosmos si bien dissimulé dans l'anodine découpe d'un papier coloré. **FRS**



Henri Matisse :
Jazz + Les papiers découpés,
par Gilles et Xavier-Gilles Néret.
2 vol. sous emboîtement.
Taschen, 150 euros.